

CHAPITRE 1

Le catalyseur

La tête posée sur une main, le coude appuyé sur la poignée de la portière, je venais de fermer les yeux. C'était la fin d'une longue journée passée à visiter des sites de construction. La base ne se trouvait plus qu'à quelques minutes de route. Je ne faisais plus attention depuis longtemps au paysage qui défilait derrière la vitre, et j'avais perdu toute notion de la distance qui nous séparait du reste de notre convoi de sécurité. Apparemment, cette équipe laissait cinq cents mètres ou plus entre chaque véhicule. Quant à l'escorte fournie par la police irakienne¹, il y avait un moment que je ne l'avais pas vue. Je ne connaissais pas très bien les deux hommes de la sécurité assis à l'avant, aussi n'avais-je pas cherché à bavarder avec eux. Certains préférèrent se concentrer sur l'environnement; comme ils ne discutaient pas entre eux, je me disais que mes questions ou commentaires ne seraient peut-être pas les bienvenus. L'équipe de sécurité

1. IP: Police irakienne. L'administration de la province où je travaillais ayant été officiellement restituée à l'Irak, une escorte de la police locale devait nous accompagner à chacune de nos sorties de la base. Ces unités de police faisaient preuve d'une compétence et d'un professionnalisme inégaux et aléatoires. D'une manière générale, la police était connue pour être largement infiltrée par les forces insurgées.

travaillait en micro fermé². Autrement dit, je n'entendais rien de ce que se racontaient ces hommes hyper attentifs, aux sens surdéveloppés et en alerte permanente. Je ne connais pas de façon plus assommante de voyager à l'arrière d'un Land Cruiser blindé. Réduite au rôle de passagère désœuvrée, j'avais atteint ce point familier où la monotonie vous conduit artificiellement aux portes du sommeil.

Tout ce que j'ai entendu alors, c'est un « pop » – le bruit d'un bouchon de champagne qui saute à une centaine de mètres de distance, le son d'une nouvelle fenêtre Microsoft qui s'ouvre, un claquement de doigts à l'autre bout du bureau.

Je me rappelle très clairement avoir poussé un long soupir, comme en écho à un soupir intérieur. Je me suis dit : Eh merde ! J'étais fatiguée, épuisée par de longues journées passées à tenter de former un nouveau maître d'œuvre tout en m'efforçant de rattraper une charge de travail éreintante après deux trop courtes semaines de vacances. Une épreuve était la dernière chose dont j'avais besoin. Je ne voulais pas avoir à faire d'efforts. J'avais envie de repos.

Pas de chance.

Allez, ma grande, au boulot, je me suis dit.

J'ai rouvert les yeux.

Vous venez de lire une partie du compte-rendu de l'incident que j'ai écrit peu après ma sortie du Walter Reed Army Medical Center. Pendant tout le mois où j'y suis restée hospitalisée, je n'ai pas cessé de revivre cette histoire en pensée, en m'attachant volontairement, sans relâche, à n'en garder que les éléments dont je me souvenais réelle-

2. *Running on closed mic*: en « micro fermé », toutes les communications entre les agents privés de sécurité répartis dans les différents véhicules se faisaient au casque ou à l'oreillette. Nous, les « principaux » qu'ils protégeaient, n'entendions ni leurs observations ni leurs conversations. Certaines équipes fonctionnaient en *open mic* (« micro ouvert ») ; dans ce cas, les trajets étaient nettement plus intéressants et instructifs, en plus d'être souvent amusants.

ment. Il est facile d'ajouter ou de soustraire des détails à un souvenir – nous le faisons tous, sans même y réfléchir. J'étais déterminée à ne pas me livrer à ce genre de fiction à mesure que j'y repensais : j'avais l'espoir d'inclure ce récit dans un livre que je comptais écrire sur les seize mois que je venais de passer à superviser l'exécution de contrats de reconstruction en Irak. Je voulais rester au plus près de mes souvenirs, sans verser dans des descriptions histrioniques de la guerre. J'étais fermement résolue à ne pas me laisser happer par la politique, à éviter tout simplisme idéologique consistant à soutenir aveuglément, ou au contraire à condamner en bloc, notre action en Irak. Je ne voulais surtout pas m'embourber dans une glorification enthousiaste, ou, à l'inverse, dans une diatribe outrée dénonçant la corruption ou les actes honteux qui se pratiquaient sous couvert de l'effort de reconstruction. Le sensationnel se vend bien, mais, pour ma part, je suis convaincue que les récits plus nuancés contiennent des vérités précieuses. Je voulais être en mesure de relater cette expérience d'une façon qui décrirait fidèlement l'incroyable et merveilleux condensé d'humanité dont j'avais été témoin, dans toute la richesse de ses complexités et de ses paradoxes, et je voulais que cela mène vraiment quelque part.

Ainsi, tous les détails mentionnés ci-dessus sont vrais – à moins qu'on considère l'omission comme un mensonge. Car, malgré toute ma détermination à raconter les choses telles qu'elles se sont passées, j'ai d'abord eu l'intention – et je m'en amuse aujourd'hui – de mettre de côté ce qui, d'un point de vue personnel, constitue l'aspect le plus intéressant de l'accident.

Voici la partie manquante de l'histoire :

J'étais dans le 4x4, la tête posée sur la main, à moitié endormie, et l'instant d'après je n'y étais plus. Pour décrire ce mouvement

instantané, je dirais que je suis passée d'un lieu à l'autre en un clin d'œil, faute d'une meilleure expression.

Dans ce nouvel environnement, je me tenais sur une estrade ovale, un peu voûtée, couverte de poussière, le teint recuit et l'air un rien intrépide dans mon treillis déchiré et couvert de sang, et je m'adressais à des milliers d'êtres tout de blanc vêtus. Ces personnalités étaient rassemblées sur plusieurs niveaux tout autour de moi, comme si je me trouvais au centre d'un immense stade. Le plus petit diamètre de l'estrade mesurait six bons mètres.

Les personnalités étaient d'essence non-physique, et ne prenaient forme qu'en vue de remplir un objectif précis. De mon côté, je percevais leur apparence en fonction de mes préférences et de ce qui correspondait le mieux à mes propres objectifs. À cet instant, dans la mesure où je venais d'être brusquement transférée là depuis le plan physique, il était plus simple de les percevoir sous forme humaine, vêtues de robes d'un blanc éclatant.

Je connaissais la plupart de ces milliers d'êtres, et tous étaient mes égaux, en dépit de leur admiration pour ma récente facétie sur Terre. (Il faut dire que c'est un peu culotté, n'est-ce pas, de choisir de sauter dans l'explosion d'une bombe.) Je savais que ce Rassemblement réunissait de nombreux groupes représentant un large éventail d'intérêts et de responsabilités liés non seulement directement à la Terre et aux énergies de l'univers physique, mais aussi à des dimensions et à des questions bien plus vastes.

J'ai commencé par exprimer ma fatigue et mon manque d'intérêt à l'idée de retourner sur le plan physique. Je me rendais compte que la décision me revenait, et, à ce stade, je souhaitais mettre un terme à mon existence physique.

Aussitôt après, ou peut-être plus exactement dans un repli du même instant, j'ai procédé à ce qui semblait être, selon la perception actuelle de mon corps physique/esprit conscient, un transfert d'informations sous forme de matrice d'une prodigieuse complexité. Ces informations étaient extrêmement

détaillées et éminemment conceptuelles – à la fois infiniment denses et structurées, et d'une élégante simplicité. Elles traitaient d'événements, de pensées, d'incidents, d'individus et de groupes dans toute la multiplicité de leurs relations : histoires, concepts, liens, nuances, strates, jugements et projections. Elles incluait des équations cinétiques, des dimensions, des symboles, des flux. En lieu et place de la classique scène de la vie qui défile devant les yeux, l'ensemble ainsi délivré soulignait plutôt ce qu'on pourrait considérer comme des informations culturelles et politiques au sens large. Je me rendais compte que j'exposais délibérément ces données condensées en réponse à une requête que m'avait présentée le Rassemblement de personnalités avant que je revête ce corps pour vivre cette existence physique.

Tout en digérant la matrice que j'avais portée à leur connaissance, les personnalités exprimaient envers moi une admiration qui, de nouveau, m'a amusée. À l'évidence, mon look d'aventurière de l'Arche perdue, mais aussi la profondeur et l'ampleur des informations que j'avais livrées, les impressionnaient. Pourtant, je n'avais pas l'impression d'avoir accompli une tâche difficile, et les informations que je venais de révéler, évidentes à mes yeux, ne me paraissaient pas mériter un tel enthousiasme.

Une fois cette forme de pensée, ou matrice, absorbée par tous, les différents groupes se sont mis à débattre entre eux et avec l'ensemble des participants du Rassemblement. Cela pourrait paraître impossible, car ils étaient des milliers, mais c'est pourtant ce qu'ils ont fait. Sans couvrir la voix des autres, sans s'interrompre, sans que surviennent des malentendus. Tout désaccord a fait l'objet d'un dialogue respectueux et réfléchi qui a mené à sa résolution. Toutes les communications se sont faites par la pensée.

Ensuite, on m'a priée de réintégrer mon corps physique pour accomplir de nouvelles tâches. On m'a fait comprendre qu'on avait besoin de mes facultés personnelles en matière d'énergie

à ce moment-là, et qu'elles ne pourraient s'exprimer qu'à condition que j'aie une présence corporelle au sein de la vibration terrestre. J'ai accepté de poursuivre cette existence physique particulière. Toutefois, au vu de mon niveau d'épuisement et de désintérêt face aux difficultés que j'y avais rencontrées jusque-là, j'ai demandé qu'une certaine aide me soit apportée.

Tandis que nous assimilions tous certains détails, je me suis retirée en un lieu profond situé dans ce que je décrirai, faute de mieux, comme une autre dimension vibratoire, où j'ai pu récupérer et reconstituer mes énergies. D'autres êtres m'y ont aidée, accomplissant l'essentiel du travail pendant que j'entrais dans une sorte d'état de profond repos spirituel. Cette étape a duré un bref instant, mais l'équivalent de plusieurs siècles du point de vue physique.

Quand j'ai rejoint le Rassemblement, nous nous sommes mis d'accord sur les tâches précises que j'allais accomplir et sur les points spécifiques pour lesquels j'allais recevoir de l'aide une fois de retour dans le monde physique. Il ne s'agissait pas d'un « marchandage », comme notre culture pourrait nous amener à le penser, mais plutôt d'un échange de bons procédés simple et sincère, où n'entraient en ligne de compte ni la valeur ni le coût relatif de l'effort consenti par chacune des parties.

Cet accord conclu, je suis passée dans une autre dimension vibratoire où mon enveloppe corporelle allait recevoir des soins. Depuis ce lieu, je voyais mon corps physique dans le 4×4, la tête posée sur ma main droite, le coude appuyé sur la poignée de la portière, exactement comme je l'avais laissé. Je le voyais aussi comme une matrice énergétique. En m'observant depuis ces deux niveaux simultanément, j'ai constaté que ma main droite était pratiquement sectionnée au niveau du poignet; j'avais également le pied droit broyé jusqu'à la cheville, et, toujours du même côté, une entaille profonde au buste. Un grand trou s'ouvrait dans mon crâne: j'étais touchée à un œil, j'avais perdu mon sinus frontal et une partie de ma cervelle.

Des êtres énergétiques et moi avons travaillé ensemble à réparer le corps, en nous concentrant essentiellement sur la matrice. Les blessures n'ont pas toutes été guéries, car elles allaient servir à me mettre en situation pour accomplir certaines tâches que j'avais acceptées ou pour me permettre de vivre des expériences que j'avais choisies en tant que Moi entier et infini. Tout en travaillant, nous avons plaisanté entre nous sur ce qu'il fallait faire ou non. C'était un moment très décontracté: pour tout dire, nous nous sommes bien marrés.

Ce travail une fois terminé, j'ai remercié mes compagnons, avant de passer dans un autre lieu d'où il était plus commode de repartir. Là, j'ai retrouvé d'autres êtres que je connaissais bien. Nous avons rapidement évoqué quelques détails techniques concernant les missions que j'avais accepté d'accomplir pour le Rassemblement. Nous avons également abordé quelques questions personnelles. Ensuite, j'ai simplement pris une grande inspiration, puis, d'un bond, je suis retournée au corps.

Sur le plan physique, tout s'est passé en un temps que j'évalue à moins de cinq secondes. Le 4×4 roulait encore quand j'ai rouvert les yeux. Je me rendais compte que j'avais vécu une déconnexion, et certains détails de ce qui venait de se passer me sont revenus dans un flash. Cependant, j'ai aussitôt écarté ce souvenir pour me concentrer sur ce qui se produisait sur le plan physique.

Bien que, d'après notre perception du temps, cette expérience de sortie du corps ait eu lieu dans le passé, je peux la réexaminer à volonté, sans qu'elle n'ait rien perdu de sa vivacité. Les scènes et le rôle que j'y ai joué conservent toute la précision, toute la clarté des bons souvenirs vécus à l'état de veille ou des rêves lucides. Tout y est aussi net que la première fois. Cette lucidité a l'avantage de me permettre d'en revivre des fragments tout en restant consciente de moi-même dans l'environnement physique. Je peux donc

considérer l'autre environnement, qui de toute évidence est radicalement différent de ce qu'on pourrait percevoir comme la normalité, à travers le prisme de la vie physique, ce qui me donne la possibilité d'observer et de décrire des strates plus profondes de ces événements et de cet environnement, strates que mon bref compte-rendu ne faisait qu'évoquer implicitement – quand il ne les occultait pas complètement.

Dans notre quotidien, nous considérons comme allant de soi les structures qui sous-tendent notre culture et notre environnement. Il en est allé de même pour moi lors de mon expérience de sortie du corps. Sur le moment, je n'ai même pas songé à me demander : *Comment se fait-il que je communique par la pensée ? Comment est-ce possible ? Pas plus que dans la vie quotidienne nous ne nous demandons : Comment se fait-il que j'arrive à associer mentalement des mots qui décrivent une pensée conceptuelle, puis à rendre ces mots audibles en coordonnant tous les muscles adéquats ?* Nous utilisons des outils physiques, culturels, de perception, sans en connaître nécessairement l'origine ou le fonctionnement.

Bien souvent, ces « conventions fondamentales » du monde physique ne nous apparaissent que lorsqu'elles sont confrontées à un autre ensemble de conventions. Pour prendre un exemple culturel trivial, un Américain mange sa pizza avec les doigts et n'y verra pas forcément un choix culturel jusqu'à ce qu'il voyage en Espagne, où les pizzas se mangent avec un couteau et une fourchette. Un Américain ne s'étonnera peut-être pas qu'un collègue de travail lui parle de sa procédure de divorce alors qu'un Britannique ne saura plus où se mettre si une relation de travail lui fait ce genre de confiance intime (sauf s'il la tourne en plaisanterie pleine d'esprit – le célèbre humour anglais, rempart social des Britanniques). Dans certaines cultures, on s'arrête au feu rouge, quand dans d'autres cultures on considère